

J'avais 6 ans dans les Ecoles des mines



Les mines, quand j'étais petite, ce n'était pas Germinal !

Depuis 72 ans jusqu'à aujourd'hui, je suis toujours fille de Mineur, fière de l'être même si je n'ai aucun mérite. Mes parents étaient logés avec mes grands-parents et mes 2 aînés dans une maison de 4 pièces, de l'eau courante dans la cuisine. Et j'ignorais encore que mes « areu areu » étaient bilingues. Et je me doute que mon arrivée a quand même dérangé un peu ; les *HBNPC « offraient » le logement, les soins, l'éducation, le charbon, l'éducation...et même l'église ! Pas de piscine, de stade, d'associations si ce n'est le catéchisme. Si ! Il y avait le foot à Lens, mais pas pour les filles et c'était loin. Les jeudis, nous les passions dans le jardin ou à aider à la maison.

Pendant la guerre 14-18, la plupart des structures minières avaient été pillées puis détruites. La cité a été reconstruite de façon très économique et rationnelle. Imaginez plusieurs blocs très longs, séparés en 2 dans la longueur et puis par 7 dans l'autre sens, ce qui fait 14 logements, identiques, mitoyens, en briques et alignés au mètre près. Une *voyette* à traverser pour arriver aux toilettes (un trou et du papier journal, minutieusement découpé), un petit débarras et un petit jardin. Un alignement de ces blocs formait un coron.

Il y avait le coron des Polonais séparé par une rue du coron des Italiens. Il est vrai qu'après la guerre, tout avait été détruit, beaucoup d'hommes étaient morts et les houillères avaient besoin de bras pour reconstruire et reprendre la production de ce fameux minerai qu'était le charbon. Il y a eu un gros arrivage de Polonais, puis plus tard d'Italiens. Chacun fuyant la misère, la dictature...Les salaires étaient inférieurs aux autres mais ils avaient des « avantages » et surtout du travail.

Je me souviens que nous n'étions pas toujours bien accueillis. « Sale polak, retourne bouffer ta choucroute en Pologne ! ». J'avoue que je ne comprenais pas : je mangeais de la kapusta ! Mon frère aîné se battait avec les garçons, fierté oblige, pour jouer ensuite aux billes avec eux. Je pense que nos copains répétaient ce qu'ils entendaient à la maison... Mais aussi, ma mère n'aimait pas qu'on parle aux Italiens.

Mais la vie était simple, régulée par les houillères : une Eglise pour diriger les hommes à l'église plutôt qu'au bistrot ou à des réunions syndicales, des écoles pour les filles qui devaient devenir de bonnes épouses, ménagères, mères de familles et des écoles pour de futurs mineurs.

Le garde passait régulièrement vérifier la propreté des façades et des ruisseaux. Tout débordement faisait craindre une réprimande (pas de prime pour le mineur) ou le fameux retour au pays.

Si les parents devaient être irréprochables, forcément, nous les enfants, aussi. Pour moi, l'école ménagère était une menace. Il faut savoir que j'avais horreur de la couture.

A la fin du CM2, j'avais 10 ans et je ne savais pas que l'école était obligatoire jusqu'à 14 ans. J'étais vraiment crédule. Mais, dans mon quartier franco-italo-polonais, l'éducation était réservée aux garçons. Dans mon école de filles, nous étions toutes à égalité. Et je remercie toutes mes maîtresses d'avoir cru en nous. Pas de châtiment corporel, la plus cruelle des punitions, à mon sens, était de faire déambuler les filles fautives avec le cahier ou la feuille insatisfaisants dans la cour pendant la récréation.

Ma grand-mère nous disait toujours que notre père se tuait à la tâche pour nous, alors, nous devions être à la hauteur. Dans la classe, nous étions toutes filles de mineur, pas de jalousie. La plupart des mamans cousaient les blouses dans des tissus solides et pas trop salissants.

**HBNPC : Houillères du Bassin du Nord et du Pas-de-Calais.*

J'avais 6 ans dans les Ecoles des mines



Et puis, les vêtements passaient d'aînés à puînés, pareil pour les chaussures, les cartables, les vélos, les trottinettes. C'était comme ça, et pas de jalousie... J'ai fait 2 classes de petits, je vénérâis ma maîtresse : Melle Sové, mais pas du tout celle des grands, alors, je me suis débattue et je suis restée chez les petits. L'autre lisait « Intimité » ou « Nous deux » obligeant ses élèves à dormir la tête sur la table ! Comme j'étais du mois de décembre, que je n'avais pas étudié chez les grands, on ne donnait pas

cher de ma scolarité : j'allais redoubler souvent ! Un don de voyance ?

L'école était proche, je partais avec mon frère : une rangée de maisons, la verdure des jardins, une voyette, les briques du bloc, une voyette (*un petit chemin, pour un raccourci, souvent dans les champs ou entre le coron et ses jardins, le vert des jardins...etc....*). Un peu à gauche, je passais devant l'église et enfin mon école, à Sallaumines. De l'autre côté de l'église, celle des garçons à Méricourt, les instituteurs étaient plus brutaux. A peine plus loin : Fouquières ou Noyelles-sous-Lens. Mon école comptait 10 classes de 40 élèves. 400 enfants de mineurs qui se taisaient : on entendait la sirène ! C'était l'annonce d'une catastrophe, grave ou pas. On avait peur. Où était notre Papa en ce moment ? Au fond ? Un ami de mon père avait perdu une jambe au cours d'un éboulement. Peut-être des morts ? Mon père était allé secourir lors d'un effondrement, lorsqu'il a été blessé. Ses mains étaient « tatouées », toutes ces petites blessures pas soignées qui se remplissaient de poussière. Ces mains qui nous avaient fabriqué des bûchettes à partir d'une « racouche » (*c'était ce qui restait du tronc d'un arbre, qui servait aux étais qui sécurisaient les galeries, ou les boyaux*), avec une hache. Ces mains qui mangeaient le pain tartiné de saindoux, parce que le beurre ne supporte pas la chaleur insupportable du fond, qui prenaient son boutlot (*une gourde en alu, cabossée avec le temps*) rempli de café noir pour se désaltérer... Ces mains calleuses qui nous donnaient les plus doux des câlins...

Tous les 2 mois, on nous livrait le charbon : un gros tas devant le soupirail et il incombait aux enfants de le rentrer. Quand nous avions fini, nous courrions chez nos grands-parents, mais là, il fallait faire le tour de la maison, avec une charrette. Et puis nous aidions les voisins, ou plutôt les voisines. Je viens de réaliser qu'il y avait beaucoup de veuves, les hommes mouraient tôt. La médecine des mines reconnaissait rarement la teneur du taux de silicose. Leurs épouses, maîtrisant mal le français et les lois, recevaient une maigre retraite de réversion. Ma mère nous interdisait d'accepter la moindre pièce. Le médecin (des mines) passait régulièrement et quand j'ai eu une voiture, je ramassais les ordonnances pour récupérer les médicaments à la pharmacie des mines. Et j'acceptais avec plaisir les pousses de plantes ! J'avais la classe la plus verte de l'école... Mon père a longtemps été en relative bonne santé. Il a pris sa retraite le jour de ses 50 ans, est descendu en (vieille) chemise blanche, une cravate et leur a dit : maintenant je suis M. P. et plus le n°...son numéro de lampe. Les mines commençaient à fermer, comme il était qualifié, électromécanicien, on lui a proposé maintes augmentations, promotions... Il a tout refusé et comme il a bien fait ! 36 ans de sa vie à plus de 1000 mètres de fond. Il disait qu'il a toujours eu peur quand il entraînait dans la cage qui les descendait. Allaient-ils remonter, ses copains et lui ? Le danger était permanent, imprévisible. Il a jeté ses bleus, passé beaucoup de temps dans son potager, le mini-verger, les poules, les lapins, ses chiens et ses petits-enfants. Il adorait les enfants, et aurait pu devenir instituteur.

Mais mes grands-pères, mes oncles, tous étaient mineurs, alors... Son frère aîné est parti travailler à la fosse à 9 ans... Mon père au moins a obtenu son certificat d'études. Mes parents, avec pugnacité et beaucoup d'économies, ont fait bâtir dans un village voisin. Mais quand-même, le manque du bruit permanent du train nous a incommodés et provoqué quelques insomnies. Et puis sa santé a décliné rapidement. Il avait du mal à aller au bout du jardin, le potager, les poules ont disparu. Mon frère venait tondre. Mon père surveillait par la fenêtre. Lui qui avait toujours été très actif, comme il devait être malheureux...

Il respirait de plus en plus mal, ne prenait plus ses petits-enfants dans les bras. Une invitée : la bonbonne d'oxygène, des tuyaux dans le nez pour l'aider à respirer. Plus de sorties, si ce n'est aux urgences de l'hôpital. Sa plus grande fierté, je pense, ses fils sont devenus médecin et ingénieurs. Surtout pas mineurs !